

Charles-François Landry

Jean-Daniel-Abraham Davel

Le patriote sans patrie

Roman



Ce sigle était la devise de C.-F. Landry



camPoche

« Jean-Daniel-Abraham Davel.
Le patriote sans patrie »
a paru en édition originale
aux Éditions H.-L. Mermod,
collection *Aujourd'hui*, à Lausanne, en 1940.
Repris chez Plaisir de Lire, à Lausanne, en 1964

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

prohelvetia

« Jean-Daniel-Abraham Davel.
Le patriote sans patrie »,
trois cent neuvième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le cinquante-huitième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Philippe Landry,
de Charlotte Monnier,
de Daniela Spring et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-310-9
Tous droits réservés
© 2012 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

À ce qui lui fut demandé... répondit: « Quelque chose qu'il me doibve advenir, je n'en diray autre chose que ce que j'en ay dit. »

*Chronique et procès de la Pucelle d'Orléans.
– Vingt-troisième interrogatoire,
mercredy dix-huitième d'avril 1431*

Et vous dites: « Si nous eussions été du temps de nos pères nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes.

» Ainsi, vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes. »

MATTHIEU,
23: 30-31

I

LE 31 mars, au matin, un peu avant cinq heures, un homme franchit le seuil et se trouva dans la rue. Il se retourna, saisit l'anneau de fer à usage de heurtoir et, s'étant un peu arc-bouté, il fit venir à lui la lourde porte. On entendit la péclette glisser sur le fer, et tomber dans l'encoche.

Ainsi, les chiens n'entreraient pas dans le long corridor. Mais pour les humains, la maison n'était pas fermée. Il aurait fallu deux tours de clef... Seulement, dans cette petite ville, de qui se méfier? Rien ne passait inaperçu dans ces rues étroites...

C'était une bonne grosse maison comme les autres, avec une seconde porte, proche d'un soupirail, et qui descendait aux caves. Une maison qui, sous l'avant-toit, portait une poulie, pour monter les meubles aux étages et les fagots de sarments au grenier.

Dans le matin qui se levait, il y avait, proche, une odeur d'étable, et plus loin, enveloppant toute chose, l'odeur subtile d'un monde lacustre, parvenue jusqu'ici en grim pant les ruelles...

Il faisait maintenant plus jour. Le soleil se lèverait bientôt. L'homme passa devant la fontaine qui fait tout son bruit la nuit... Il ouvrit une porte, et

une bouffée chaude s'étendit. Et puis un raclement de sabots, et puis encore un soufflement d'une bête contente, qui se sent la selle dessus et se réjouit d'aller dans le matin...

Et puis, dans la lumière légère, ayant tâté d'un sabot le caniveau traître, le cheval sortit, portant l'homme. On le voyait bien, maintenant, qui se tient droit en selle, « habillé propre d'écarlate » et c'est notre major, Daniel Davel, de Cully.

Et tout de suite après, on regarde la bête, parce qu'un beau demi-sang brun, avec du feu dans l'œil, piaffant et de belle démarche, c'est un plaisir.

Et comme la rue tournait à angle, après l'église, on ne les a plus vus.

Ils s'en allaient vers le lac. Maintenant, la rue sent les algues. Encore huit pas, quatre, deux... voilà : on est arrivé dans ce doux bleu-gris, en plein ciel, en pleine douceur, en plein commencement du monde, parce que l'aube sent la feuille, l'herbe sent l'eau, la terre sent la première tiédeur, le lac sent la première petite brume, la petite brume sent le printemps...

Ah, si vraiment il y a une saison pour l'espérance, c'est ce moment de bourgeons qui collent, d'écorce amère et de froid aux pieds, ce moment où se remet à trembler dans l'être la fine pointe, le rameau, la branchette qu'on ne croyait jamais plus voir feuillée, pendant qu'au fond d'un ciel de douce cendre, il y a aussi les fins sommets des peupliers qui se sont sentis plus légers que nature, et se balancent dans l'absence du vent...

C'est le moment de l'Espérance.

Là-bas, vers l'ouest, passée la ville de Lausanne, il y a la grande plaine de Vidy, avec des osiers comme une brume au loin, un lac tout tamisé, tout treillissé par des centaines de peupliers et de trembles, avec des mares qui brillent, et dans chaque creux de vieilles feuilles, déjà, il y a des primevères et des scilles, qui sont le bleu du printemps sur une tige...

Il y a l'Espérance... Des toutes petites fleurs si belles; et une chapelle de léproserie, trapue, une chapelle paysanne, avec une vaste toiture de grange et un clocher de rien du tout, qui vous attend avec sa solide base bien enfoncée dans le sol, sachant, comme toutes les chapelles, que l'espérance et la force des petites fleurs ne seront pas suffisantes, et qu'il faut beaucoup de simple force pour aller au-delà de ce monde...

« Je vais avoir cinquante-trois ans »... Il se disait cela, sans y prêter trop d'attention. Mais enfin, en montant à cheval, il lui arrivait parfois, maintenant, de sentir une douleur dans la jambe... Et quelquefois aussi, pour être longuement demeuré en selle, il descendait avec une raideur dans les reins, qui ne devait rien au service.

« On s'use, on s'use, se disait-il... on ne gagne rien à vieillir... » Il connaissait aussi, mais sans les pratiquer, étant d'humeur grave, ces plaisanteries de vigneron, sur la vieillesse de l'homme et celle du vin. Il avait toujours manqué d'aisance à vivre. Il le savait. Il s'en faisait quelquefois reproche. C'était quand il se trouvait avec de simples et braves gens,

qui ont bien du souci mais qui, sitôt qu'ils ont un hôte, lui font honneur et la gracieuseté de rire. On allait tirer un pot du meilleur vin... Et lui, Davel, sans rien faire pour cela, il arrêta le rire.

Cependant, il n'était pas glacial, oh non. Mais il était plus à son aise face au souci, ou devant la peine. On pouvait le venir chercher pour une affaire difficile. Pour aider un mourant. Pour éviter qu'une querelle ne s'envenime. On le faisait juge... Sans l'avoir cherché, il savait les traverses pénibles... Celles que les gens ne voudraient pas écouter.

Il se savait d'une nature agissante, encore qu'on le crût rêveur. Devant la douleur, il y a presque toujours quelque chose à entreprendre. C'est pourquoi il s'intéressait. Mais devant la gaîté, il se sentait malhabile, parce que, pour être gai, on n'avait pas besoin de lui. C'était un homme de service. Dans tous les sens. Non utilisé, il devenait timide. L'action lui était nécessaire, parce qu'elle le justifiait... Il était seul à savoir qu'en plusieurs circonstances militaires, sa conduite décidée et même brillante lui avait été dictée par le malaise des timides. Quand il en avait eu assez de flotter, à Baden, il lui était brusquement venu une fringale d'agir. Il ne craignait pas tant la contrariété que l'indifférence. L'action réclamait des solutions immédiates qui vous empêchent de considérer les problèmes sous trop de faces. Toute action qu'il aurait eu le temps de méditer longuement se serait trouvée cousue, liée, emmêlée de mille scrupules, et pour jamais alourdie.

Quand il était petit, on disait : « Daniel est trop consciencieux... » Daniel n'avait jamais grandi...

Il fut tiré de cette sorte de plaisir de vivre que fait naître le matin dans les natures sensibles et les âmes simples. Un cavalier s'était avancé vers lui.

— Monsieur, lui disait le capitaine Clavel, j'ai l'honneur de vous saluer. Le capitaine de Crousaz m'a prié de vous dire qu'il revient dans l'instant...

— Bien, bien, dit Davel en se caressant la barbe, qu'il portait courte et pointue. C'était le seul souvenir qu'il eut rapporté du service en Hollande.

— Monsieur... disait encore Clavel...

Mais il ne l'écoutait plus. Ce Clavel était un bon garçon, un peu mou, peut-être fourbe, à juger par ses yeux petits et ronds, drôlement plantés à fleur de tête. Il parlait toujours, et le plus souvent pour ne rien dire. Il remuait beaucoup d'air, pensant agir. Il avait un zèle bruyant, de subalterne qui se veut pousser.

C'était encore le temps de dire « Monsieur » dans le service. On était à deux générations de proclamer les Droits de l'Homme, après quoi les hommes ne seraient plus, dans l'armée, que des polichinelles, des morceaux de galon, des signes conventionnels, et jamais plus des hommes, sauf pour mourir.

— À propos, dit Davel relevant la tête, combien avons-nous de tambours ?

La question était si curieuse, si peu attendue, que le capitaine Clavel ne sut comment la recevoir. Il commença de rire, puis il se contint. Il regarda le major, afin de lire sur son visage. Il n'y avait rien, sur le visage du major, que ce sérieux calme qu'il

apportait à toutes choses. Et peut-être, en le mieux regardant, voyait-on qu'il était absent de lui-même, retiré dans une songerie paisible, ayant déjà replongé dans ces lointains de l'âme et tout oublieux de sa question saugrenue.

— Avec votre permission, je m'en vais les compter.

Le major fit un signe de la tête, qui pouvait passer pour un acquiescement. Clavel s'en fut sur sa bête. Il murmurait : « On ne peut jamais savoir à quoi il pense... Peuh ! il a l'air de penser, et peut-être est-ce plus simple : il ne pense à rien. »

Le capitaine Clavel, pour une fois, touchait à la vérité. Le major Davel ne pensait à rien. Après avoir, pendant des mois, pesé le pour et le contre, retourné la question, après avoir tremblé, prié, craint, après avoir renoncé même au peu de vin qu'il buvait à table, croyant que c'était ce vin, peut-être, qui lui donnait le mal de tête et l'insomnie, après avoir lu, médité, pris des notes, après s'être retourné durant les longues nuits de l'hiver, après avoir dormi de ce mauvais sommeil où dans chaque moment on lève le genou et puis on repousse le drap tordu, d'une ruade, après avoir bien souvent rallumé la lampe et bu de l'eau froide, il en était arrivé où il devait.

Maintenant, c'était chose faite. Sans y songer, sans y avoir jamais réfléchi, il savait que l'action suit la pensée comme une ombre, qu'agir n'est plus qu'un reflet, et que ce que les hommes appellent les réalités de la vie ne sont que ces nuages aux formes massives, aux figures géantes que chaque instant déforme, parce qu'elles ne sont qu'illusoires.

Tout ce qui avait été combat, tout ce qui avait été action réelle, souffrance ou passion, cela s'était vécu dans le monde véritable de la vie intérieure... Il ne restait maintenant qu'à tenter d'ajuster des conclusions sereines sur un monde grossier. C'est pourquoi tout devenait simple et reposant. Il ne serait plus question que d'hommes plus ou moins vêtus à l'uniforme, il faudrait des tambours pour marcher, il faudrait se donner la peine d'expliquer. Il y aurait toutes sortes de gestes à exécuter, on saisirait l'argent, on établirait des postes, on garderait les ponts. Mais tout cela, saisir l'argent, garder les ponts, faire battre les tambours, marcher, c'étaient des gestes simples, qui ne demandent aucun débat de conscience... Et c'est pourquoi, ayant fini sa tâche dans le moment qu'elle paraissait commencer, le major, n'ayant plus besoin de pensée, se laissait doucement bercer par les mille bruits frais du matin.

On l'avait toujours donné pour un homme consciencieux... C'est qu'il possédait le secret de s'absorber entièrement dans des besognes simples, et que c'est un véritable secret de bonheur. Il était de ceux qui ne distinguent pas, dans les besognes, les travaux faits pour le commun et ceux que peuvent entreprendre les délicats. Il n'y avait aucun mérite, n'ayant aucun effort à faire. Il ne se forçait pas. Une pente naturelle l'avait poussé à tout entreprendre de ce qui se présenterait devant lui, sans choisir...

Peut-être avait-il connu, par la suite, de combien de plaisirs se privaient les hommes de sa

classe, en craignant d'être eux-mêmes dans chaque circonstance, et que l'œuvre artisanale satisfait dans l'homme bien d'autres goûts que l'économie. Ce n'était pas pour s'épargner les services d'un vannier de passage, qu'il avait façonné et remis des barreaux à des chaises éclopées. Il se souvenait d'avoir goûté, dans ces travaux si simples en apparence et difficiles à la pratique, ce parfait oubli de soi-même, qui vous enlève et vos peines et le sens de l'heure ; et lorsqu'il façonnait un manche pour un outil il lui était arrivé de chanter une chanson de troupe, bien drue et gaillarde, et puis sans autre, à la suite, ce psaume qu'il aimait tant, et qui le lui aurait dit l'aurait fort étonné, parce qu'il ne chantait pas souvent, hors du temple, et dans tous les cas jamais, de son gré, des chansons de soldats.

On l'avait toujours donné pour un homme consciencieux.

Et ce matin-là, ses officiers, qui le regardaient agir, qui durent le suivre patiemment durant toute la matinée, dans une inspection qui ne laissa rien dans l'ombre.

Il avait voulu, par ses ordres écrits, que les quelque six cents hommes convoqués paraissent dans l'uniformité, grâce à des parements rouges, bas rouges et chapeaux bordés. Il renvoya ceux qui lui parurent mal équipés.

Et, d'un homme à l'autre, il allait, se faisant montrer les poires à poudre. Il avait recommandé que les hommes fussent sans munitions. C'est pourquoi il fit répandre sa poudre à un homme dont la poire n'était cependant qu'à demi pleine...

Le regardant agir, ses officiers reprenaient confiance en lui, après s'être méfiés, sans grandes raisons. Ils s'étaient concertés, de bonne heure, pour tout lui refuser... On trouvait, dans les Paroisses, que ce grand attroupement était à tout le moins bizarre. Les hommes avaient murmuré pour venir... Les officiers avaient écrit au major pour formuler toutes réserves. Il avait répondu, ici ferme, ici gêné, puisqu'il risquait une plaisanterie.

Jean-Noé de Crousaz avait une lettre qui commençait bien doucement: «J'ay evité autant qu'il m'a été possible d'engager votre publicq a des frais...» et puis, ladite lettre finissait par une promesse de fantaisie: «Votre monde pourra desja repartir de Cully avant midy car je les Expedieray d'abord...»

De Crousaz avait répliqué qu'il ne partirait pas sans de plus amples informations. «Je ne partiray pas que vous n'ayés La bonté de me donner une Information, s'il vous plait, particulière, de ce dont il s'agit et Le but...»

Davel inventa et plaisanta: «Il se répand de temps a autre quelques petits bruits de mouvement, outre la raison que j'ay besoin d'argent qui m'engagent à voir l'État de ces trois Compagnies par en rendre compte à Leurs Excellences lors de mon voyage et tâcher d'être nommés s'il y avait quelque chose pour la suite du Temps, persuadé que vous aimeriés mieux ce genre de vie que la pêche du lacq de Bret...»... «Il n'est pas nécessaire, disait-il encore, que vous Confiés à personne ce que j'ay l'honneur de vous Écrire... Je vous prie de venir manger ma soupe...»

Ainsi, cet homme simple, scrupuleux presque à l'excès dans la conduite de sa vie, dès l'instant qu'il se voyait engagé dans une entreprise plus grande que lui-même, cessait aussitôt d'être ce major probe que tout le monde connaissait. Au service d'une cause mystique, il ne regardait plus au choix des moyens, il devenait habile, menteur sans aucun doute, et ce simple qui, dans la conduite de ses propres affaires, avait montré une naïveté désastreuse devenait un politique sans scrupules, dont le moindre coup était, au départ, de faire une fausse confiance à l'un de ses capitaines, jouant de la fatuité humaine qui saurait lui faire de cet homme un répondant auprès des autres.

De Crousaz, en effet, dans ce petit conseil tenu avant l'arrivée du major, avait fait l'homme secret... Le major l'avait informé de choses qu'il ne pouvait dire, mais enfin, on le connaissait, lui de Crousaz, et eux, Clavel et Gerbex ne l'allaient pas prendre pour une dupe...

Ses camarades en avaient été rassurés. Cette revue se passait bien. Tout était fini. Déjà, les hommes touchaient la collation que la ville de Cully offrait aux troupes de revue...

— Messieurs, dit Davel, montons jusque chez moi...

De Crousaz pensait à sa lettre: « venez manger ma soupe »... Avec le major, sûr, on aurait eu de la soupe et pas plus. Juste un petit fromage à manger à la pointe du couteau. Ce paysan vivait comme un pauvre... Mais heureusement, ses nièces prévenues auraient eu de l'idée en place de leur oncle. On

pouvait manger très bien, dans cette maison cossue, pour peu qu'on le voulût...

Et les femmes se font un point d'honneur, dans ces villes anciennes, de vous bourrer de bonnes choses, et de vous montrer qu'elles sont cuisinières autant que femmes d'esprit... Une invitation, au fond de la province, cela représentait, où qu'on allât, le meilleur vin, de bonnes viandes, et des eaux-de-vie en fin de repas, qui se mûrissent lentement dans des petits fûts déjà vieux...

Les quatre hommes furent à pied.

Il y avait là une femme sans âge à bonnet noir, qui gouvernait la maison, et ces deux nièces du major, déjà grandettes, Anne-Marie à l'âge indécis des os longs et du dos pas encore assez dur qui se voûte, Anne-Élisabeth plus âgée, sans timidité mais non sans retenue, qu'il fallait seulement surveiller parce qu'elle avait tendance à s'amuser aux dépens de tous ceux qu'elle voyait... Il y avait eu encore leur aînée, Marie-Élisabeth, depuis bientôt quatre ans mariée, femme du régent Mélizet, qu'on voyait rarement parce qu'elle demeurait à Orbe...

Sans les filles, cet intérieur eût été sévère. On y sentait le taciturne et méditatif Davel, ami décidé du silence, fils effacé, fils un peu fille de la pauvre Marie Lanvin, qui avait entouré cette vieille femme de tout ce qu'aiment les vieilles gens... Jusqu'à quarante-six ans, ce vieux garçon avait appris ces mille riens qui sont toute la vie des vieux : fermer les portes sans bruit, ne pas porter de boue aux chambres, tenir du petit bois sec à portée du fauteuil et

du feu, moucher la chandelle d'une certaine manière qui est la bonne et qui empêche l'odeur de friture...

Et cette gouvernante pouvait le dire: des hommes comme celui-là, c'est rare, qui ne donnent pas plus de travail qu'une femme, et cependant les hommes, on sait ce qu'il en est...

Toute cette histoire intime que chuchotent les meubles, messieurs les officiers, sans même y prêter attention, ils l'entendaient murmurer autour d'eux la simplicité, la droiture, l'absence de secret de toute une vie.

Ces deux filles qui mangeaient à jeunes dents, c'était la bonté agissante du major, sa simple charité de paysan chrétien: « quand il y en a, c'est pour toute la famille... Je peux aider donc je le dois... Si j'étais dans le besoin, vous m'aideriez... »

Et cette famille s'était entendue dans le sens le plus largement humain: le major n'avait-il pas fait élever et instruire ce David Sylvestre, demi-frère des deux jeunes ici présentes, et qui, venu d'un premier lit du mari de sa sœur défunte, ne lui était de rien?... Et cette idée de parenté discutable, peut-être bien que jamais elle ne s'était présentée à l'esprit du major...

Parvenus à cet instant d'un repas où l'on songe sans y prendre garde, ces hommes qui connaissaient Davel ne pensaient plus à leurs soupçons du matin, à cette inquiétude faite de logique qui les avait tenus en alerte les jours précédents...

Davel, sans avoir à parler, avait refait l'unité de la confiance... Il était l'homme dont tous les actes depuis bien loin s'étaient tenus l'un l'autre par ce

cachet de probité qui les marquait tous... Lui qui était venu à cinquante-trois ans sans ambition, comment l'aller soupçonner de projets louches? Il n'était pas jusqu'à la chatte, couchée en rond dans une corbeille et qu'un chaton laissé par bonté rongeaient en dormant, qui ne se fit caution du major...

Peut-être que, sur une place, peut-être que, dans un local officiel, ces hommes non pas scrupuleux mais craintifs, ces hommes non de devoir mais de moindre ennui, de « surtout pas d'histoires », peut-être qu'en n'importe quel lieu, ces hommes, au premier mot du major, auraient tourné le dos, descendu l'escalier, couru à la place d'armes, appelé leurs hommes...

Mais dans cette maison demi-campagnarde, dans cet intérieur où les actes de cet homme entouraient cet homme, où il faisait la preuve de sa vie civilement droite, humainement chrétienne, où il était chef de famille, dans cette maison où il n'était rien qui ne portât témoignage en faveur d'une confiance jusqu'ici méritée, ces officiers de frousse et de compromis, s'ils eurent peur, n'osèrent agir aussitôt...

C'était dans l'étroit cabinet du major.

— Messieurs, leur avait-il dit, sortant de table, j'aurais une importante communication à vous faire...

Ils s'étaient levés pour le suivre. Et lui, sans oublier qu'il était l'hôte, il s'excusait :

— Je vous précède, et vous en demande pardon... seulement, c'est un peu noir.

Et déjà, il ouvrait une porte qui donna du jour. Ce cabinet prenait jour au nord. Davel n'ayant plus le devoir d'humaniser les lieux pour des jeunes personnes avait, dans cette chambre, manifesté clairement qu'il était un homme dépourvu de besoin.

Et, malgré qu'il y eût si peu de meubles, les hommes s'y trouvèrent à s'y toucher le nez.

Davel se retourna et sans attendre lâcha sa bordée. Ce timide faisait de sa timidité une arme redoutable :

— Messieurs, ce n'est pas sans de graves raisons que je vous ai demandé de garder vos hommes... J'ai des ordres secrets... cette revue de ce matin n'était qu'un premier temps, nécessaire comme vous l'avez vu, puisqu'il nous a permis de mettre au propre et à jour nos troupes... Mais la revue véritable n'est point faite. Elle doit avoir lieu dans Lausanne...

Il n'alla pas plus loin... On aurait pu voir à l'angle de ses yeux, vers le nez, qu'ils étaient humides, et qu'il mentait...

Lausanne... Lausanne... Ce nom leur bourdonnait bien trop dans la tête pour leur donner tant de perspicacité... Lausanne... Mais enfin, d'un coup, comme un poisson qui se ferre et qui tire à plein fouet, tout leur souci des jours précédents était revenu...

Gerbex qui commandait pour le major, sachant qu'il n'irait pas en revue, se désintéressa; pas un instant il ne lui vint à l'esprit de regretter cette course à Lausanne qu'il allait manquer... Plutôt, l'obscur sentiment d'être exonéré...

Clavel regarda Jean-Noé de Crousaz. Ce regard voulait dire bien des choses : « tu vois, tu vois... toi qui es si malin... dépêtre-nous de là-dedans si tu peux... ». Il ne se souvenait plus, maintenant, d'avoir demandé autrefois au major d'être parrain de son petit qui s'en allait sur ses dix ans... Le major lui apparaissait déjà comme un personnage encombrant...

— Monsieur, dit de Crousaz qui était ferme, si vous avez des ordres, nous devons les voir.

Les lèvres de Davel tremblèrent. Il se sentait saisi d'une grande colère, d'une colère si profonde et si cachée qu'elle lui fut douloureuse comme un mal d'entrailles. Il se contint et biaisa :

— Messieurs, dit-il à voix lente, c'est me marquer peu de confiance que d'en user ainsi. Ces ordres sont secrets. Vous connaissez le service. Ils demeureront secrets jusqu'à ce que nous soyons dans Lausanne... Mais je puis déjà vous dire, sans manquer en rien à mes devoirs, que ces ordres sont bien réels et clairement instruits, puisqu'ils comportent nos indications de solde, qu'elle est de deux écus blancs pour les capitaines, celle des hommes à cinq batz, et pour le reste à proportion...

— Et quand se ferait le retour, demanda de Crousaz, d'un air qui voulait dire qu'il se réservait entièrement bien qu'il questionnât, — le pouvons-nous connaître ?...

— Nous serons tous rentrés demain à midi...

— Eh bien, dit de Crousaz, puisqu'il en est ainsi, sortons...

Le major avait besoin de reprendre souffle :

— Messieurs, dit-il, je vous rejoins...

Il savait qu'en les laissant partir, il perdait du terrain. Mais il détestait les éclats. Parvenu à ce point, le débat aurait pu provoquer des paroles dures, qui ne facilitent pas les affaires. Il n'était pas demeuré avec sa vieille mère si longtemps sans contracter des habitudes. De ces petits frottements qui se produisent entre les meilleures gens du monde, il avait appris non la ruse, mais la temporisation. On souffle, on laisse souffler l'adversaire, bien sûr, mais on obtient en deux reprises ce qu'on aurait perdu en une seule...

Il se trouva que, si soupçonneux qu'ils fussent, Clavel et de Crousaz, dans ce repos, perdirent du terrain... Leurs inquiétudes avouées perdaient leur force de soupçon. Ce qui est dit s'envole... Ce soleil de midi trompe les cœurs, après un long hiver...

Et puis, ce major qui vous laissait filer devant agissait en somme comme un homme bien assuré de sa bonne conscience... Bien qu'il fût naïf, il pouvait tenir pour assuré que, pas plutôt tourné l'angle de la rue, les deux officiers se concerteraient... Il les laissait agir... Ils en furent ébranlés... Ce gaillard-là, avec ses façons de rendre la main, déroutait les hommes et les chevaux...

— Monsieur, dit de Crousaz passant devant Clavel et saisissant la bride du cheval...

— Je puis tenir cette bête seul, capitaine...

De Crousaz perdit pied. Le major avait-il réfléchi, au sortir de leur premier engagement, que les plus légers avantages allaient compter ? On n'aurait

pu le dire. Il était depuis quelques heures un homme nouveau avec un raisonnement, une mentalité autre... Mais pas moins, se faire aborder cavalier par un subalterne piéton, cela vous procurait une supériorité de fait indiscutable.

Il fallait que de Crousaz lève trop la tête; il entendait récriminer; le major le regardait de haut. Mauvaise position pour exiger...

— Monsieur, nous voulons voir vos ordres.

Clavel fit un demi-pas.

Il y avait des hommes, proches, qui, par désœuvrement, s'intéressaient aux officiers. Davel, d'un regard, mesura le pas :

— Monsieur, et vous monsieur Clavel, approchez! Qu'ai-je entendu?... Ne savez-vous pas, messieurs, que je suis major de votre département! Qu'il m'est permis de vous passer en revue dans quel endroit du baillage qu'il me plaira... et sur quel pied je suis vu à Berne, et que la chose est passée en Chambre de Guerre?... Allez! messieurs... Allez! Ayez confiance en moi, montez à cheval et venez vous placer à la tête de vos compagnies!...

La volée était drue. Clavel à cette voix de chef avait tourné le dos, déjà. De Crousaz mécontent le suivit. Ils mirent quelque méchante humeur à traîner... Puisqu'ils étaient en service, ils serviraient comme il se doit : de mauvais gré.

Le major, redevenu l'homme des situations tendues, mit à profit chaque détail, et jusqu'à cette mauvaise volonté. Pendant que ses officiers traînaient le pas pour quérir leur monture, il donna des

ordres et, s'étant placé à la tête de la troupe têt formée, Davel la fit défilier et brusquement, elle se trouva engagée sur la route de Lausanne.

Peut-être y eut-il quelque étonnement? Mais pas un seul murmure. Cette troupe de milice avait de la discipline naturelle, et ce chef était moins un major qu'un homme connu de tous, Daniel Davel, paysan, vigneron, notaire... Et eux tous, gourmands de ce vin blanc qui sent le silex et vous pousse aux batteries, avaient une estime spéciale pour cet homme qui savait se retenir de boire.

C'est avant le tournant de la route que les officiers rejoignirent. Le soleil d'une heure penchait déjà, et le lac était jaune, par grandes mares encloses dans un gris de plomb. Il y avait le bruit grêle et mille fois repris des souliers sur la pierre, ce picotement de grosse pluie que font les troupiers et les moutons...

Quelques parchets de vignes se hasardaient entre la route et le lac. Les vigneron sérieux craignaient trop ces colères brusques du Léman pour jouer ce jeu-là... Et si les grandes vagues ne vous tirent pas à bas la murette, la moindre brume surprise par un gel tardif du matin vous brûle les bourgeons...

C'est pourquoi, au long de la longue route étroite, on marchait sous un vignoble suspendu contre la pente, et tout nu de grisaille jusque là-haut, à ces sommets qui sont broussaille, rochers et pâturages déjà. Le vert était tout là-haut près du ciel, et tout au bas, entre la route et l'eau. Sauf les vigneron de fantaisie, la rive était de peupliers, de

saules, de vernes, avec des sortes de petits prés, des arrivées de ruisseaux enfin ensauvagés qui retrouvaient, comme à leur départ, des fourrés d'épines et de ronces...

Il y avait cette herbe sauvage, qui devient si longue, que l'hiver couche, que l'hiver brunit, que les pluies filassent et qui sous de grosses mottes pareilles à des tignasses protège et fait véritablement naître les premières violettes presque noires, et les premières araignées.

Et tous ces hommes avaient devant eux le dos d'un autre homme, et ce balancement de la marche qui veut qu'une tête vous cache tout le temps un morceau du chemin, puis l'autre.

Mais Daniel Davel, homme simple, aimant la vie sans le savoir, était tout seul devant les autres. Il regardait fuir un lézard dans un mur chaud, qui croyait à la bonne saison pour une heure, et qu'il était seul à voir fuir parce qu'il était le premier dans le chemin. Il regardait cette herbe brune, et presque cinquante ans plus tôt, dans son village de Morrens, il avait été le petit gaillard morveux qui a de gros genoux, une méchante robe d'enfançon, et qui cherche des fleurs toutes neuves avec des courtes pattes brunes pleines d'égratignures... Il sentait que ce qui ne passe pas, dans l'homme, ce qui n'a pas été trompé, c'est ce goût de s'en aller à quatre pattes à la première odeur de terre réveillée... Il était assez sincère envers lui, lui qu'on disait si grave, pour savoir que, bien caché dans quelque taillis, il aurait, cet après-midi peut-être, laissé courir à nouveau le bambin qui ne meurt jamais... Il retrouva, par le

souvenir, l'odeur amère des primevères et, de tout ce qui lui était advenu en Europe, dans une vie mouvementée, c'était le souvenir le plus vivace...

Et tout au long des deux heures de marche, il fut attentif aux petites bêtes, aux premiers signes de fleur, à ce que portait l'air, à cette lumière qui changeait. Il s'emplit l'âme de ces mille riens qui sont le bonheur de vivre et la plus grande bonté de Dieu, il s'en alla de sa dernière chevauchée déjà tout séparé du monde des hommes parce qu'il était du monde éternel des graines au vent et des cris d'oiseaux.

Deux officiers soucieux l'observaient, bien loin de prendre ce calme pour du bonheur. Cet homme leur paraissait une énigme indéchiffrable parce qu'il ne cachait rien.

Un peu avant la longue montée qui de Pully les rendrait aux portes de Lausanne, les deux capitaines s'avancèrent.

— Messieurs de Lausanne sont-ils avertis de notre venue ?

— Désirez-vous que nous envoyions en avant des fourriers pour préparer des logements ?

Négligeant la première question, Davel répondit que, pour des logements, cela n'était point nécessaire. « Cela ne ferait que causer des frais et des mouvements à la Ville. »

Il retomba dans sa songerie. Mais, maintenant qu'il approchait, il pensait, toujours comme à un passé lointain, qu'il avait bien des parents ici, qu'il les avait un peu délaissés, et s'en donna tout le tort. Il aimait bien cette sœur Élisabeth qui avait trois

grandes filles... S'il l'avait été visiter, il aurait eu, par elle, des nouvelles récentes de sa nièce Jeanne, fille de son pauvre frère Pierre... Une fois encore, par un autre chemin, il ressentait ce que cette marche de Cully à Lausanne lui avait déjà murmuré : la brièveté de la vie.

Au faubourg d'Étraz, les capitaines toujours couplés lui posèrent une question nouvelle :

— Les ordres que vous portez, monsieur, disent-ils où nous ferons bataillonner nos compagnies ?

— Sera-ce sur le plan de Saint-François ou sur la Palud ?

— Ce sera, dit Davel, si vous le voulez bien, sur la plateforme auprès du Grand-Temple... Et maintenant, messieurs, voulez-vous faire battre ?

On entra, tambours battants, dans cette Lausanne durement pavée où les chevaux demandaient toute l'attention, dans certaines rampes. La rue de Bourg qui commence bien s'inclinait brusquement. C'était une belle rue large, assez moderne, mieux aérée et mieux habitée que tout autre. Et de partout maintenant sortaient des curieux, qu'une troupe fait toujours jaillir des maisons, et qui flairent l'inconnu avec une prescience de petits vautours.

De tout ce que le premier printemps offre, à midi, par un jour clair, comme douce tromperie, passé trois heures, et dans une ville, rien ne demeure. La descente de la rue de Bourg avait été fraîche. On voyait bien encore, au bas, sur la place de

Saint-François les belles façades rougies par le soleil. Mais c'était un soleil oblique, coloré et sans force, et de plus, la rue de Bourg tourne droit et glisse dangereusement dans la rue Saint-François qu'il fallait prendre. Ce tournant était véritablement dangereux, tant par sa franchise que par sa brusque pente. Et du fond de la ville, la rue s'enfonçant face au nord, montait un perpétuel courant d'air. Toute la troupe planta les talons, à chaque pas. Les hommes se regardaient et se disaient « brrr... », tout en frottant leurs mains... Ils avaient, jusqu'ici, trouvé la promenade bien agréable sachant qu'ils boiraient à bon compte, et qu'ils seraient payés. Ils étaient de cette petite paysannerie ou de cet artisanat rural qui, tout en travaillant durement, ne sait pas compter son temps en heures, et qui voit rarement des pièces d'argent. C'est pourquoi la solde leur paraissait à tous une aubaine, parce qu'ils se sentaient payés pour ne rien faire alors qu'ils n'eussent pas touché d'argent, dans le même temps, pour leur travail à la maison.

La troupe franchit le pont, et se mit à gravir la rue du Pont. Les derniers encore à la descente voyaient devant eux le major, puis leurs camarades, et peut-être seulement alors, parce qu'ils étaient spectateurs de leur propre défilé, ils se demandèrent ce qu'ils étaient venus faire ici...

Le major était déjà dans la raide rue Mercerie. Il allait, presque vite, et ne s'appartenant plus... Un dernier souvenir personnel dut venir à sa rencontre quand il vit, à sa droite, la maison de sa mère, où ils avaient été cinq enfants à jouer... Il était tombé d'une fenêtre qu'il reconnut bien, ayant voulu sauter

dans la rue, un jour qu'il était enfermé... Il n'avait pas douze ans alors, et sa mère s'en était allée voir l'incendie d'une maison proche de la cathédrale. Cette pensée en amena une autre, qui suivait le même chemin : ces petites chaussées pavées en œufs et de pente si roide qu'elles en coupaient le souffle même à des enfants, les avait-il gravies, en retard pour le collègue, durant son temps d'étude?...

Et puis, comme il arrivait sur la terrasse si hautement perchée que les pigeons de la Palud volaient bien au-dessous, il retrouva le soleil. Ce n'était plus qu'un fantôme de soleil, dans la brume grise qui montait du lac, des lointains vallons sauvages de la Côte; un long Jura bleu-noir jetait son ombre froide sur les hauts plateaux... On voyait des pans de forêts, des promontoires noirs dans le lac plombé, des neiges au droit des grands villages, Montricher, Mont-la-Ville... On devinait Morges... Saint-Sulpice qui d'ici n'était qu'un beau bouquet de peupliers...

Le froid ressortait de partout, de derrière la cathédrale, de l'ombre galeuse des maisons humides, le froid tombait du ciel clair, le froid venait de ces hautes montagnes de Savoie, mâchurées de noir et de blanc par grands morceaux déchirés, le froid venait en dansottant sur le petit vent vif qui habite les hauts lieux... et pas moins, il y avait une promesse, timide, une promesse toute frileuse, une promesse qui n'osait sourire et claquait des dents. Il y avait une promesse de printemps. Des jours allaient encore venir, qui effaceraient jusqu'au souvenir de ce que peut être l'espérance. Il y aurait encore de l'eau,

du gel, de la neige fondue, et ce lent mauvais temps qui est pourri et pleut à peine, et c'est le pire froid, qui vous pénètre jusqu'aux os...

Malgré le pas des hommes, le major entendit dans ce petit cimetière de la Cité, qui s'accrochait mal et méchamment sur un plateau de roches – comme un parchet de vigne –, quelques notes hésitantes qu'aucun homme doué de cœur ne peut entendre après l'hiver sans en être terriblement ému. C'était un merle qui avait dû trouver des vers sortis au beau du jour dans l'humidité tiédie. Il essaya quelques notes... il grasseya, on le sentait mal assuré et poussé par quelque chose de plus profond que l'être. Ce fut un maladroit petit chant, puis plus rien.

— Monsieur le major, disait un homme, quelle belle journée nous avons eue.

C'était le lieutenant baillival.

Davel le salua fort courtoisement. Il revenait de loin, et tout plein de cette bonté des simples, il entendait partager sa joie. Il alla jusqu'à lui serrer la main avec une sorte d'effusion. Ce que voyant, le lieutenant baillival en profita pour satisfaire sa juste curiosité. Mais c'était un homme tout rond, que cette poignée de main rendait abondant :

— Savez-vous, monsieur, que je viens de courir toute la ville à vos trousses?... On m'avait bien donné la nouvelle de votre venue tôt après midi. Je vous dirai que je n'en ai rien cru. Et vous voici qui, tout à l'heure, défilez devant ma maison de la rue de Bourg... Vos tambours m'ont fait sortir. J'ai couru... Savez-vous, monsieur, que je suis dans mes soixante ans ?

Ce ton de voisin à voisin, Davel le prit pour la voix de l'amitié. Le premier qu'il rencontrait donnait la note. Cette inquiétude des Lausannois s'allait traduire en grimaces de bonhomie. Les plus apeurés seraient les plus chauds amis... Les plus lâches se prévaudraient d'une fraternité d'armes, les traîtres donneraient la table et le gîte.

Davel fit ranger ses hommes en bataille «à quatre de hauteur». Puis, se tournant vers le lieutenant baillival, il lui dit qu'il allait au Conseil, demander à ces messieurs de loger son monde. Il ajouta qu'il passerait une petite revue le lendemain.

Il aurait aimé que le lieutenant baillival si plein de bonhomie l'accompagnât. Mais Loys de Bochat commençait tout doucement son petit rôle. En vieux courtisan il flairait la trahison. Il résolut non seulement de ne pas se compromettre avec un homme aussi singulier mais encore d'épier la conduite du major. « Pour voir, comme il l'écrit dès le lendemain, à quoi aboutirait cette affaire... »

Il demeura sur la place, malgré le froid qui tombait, jusqu'à cinq heures où, les affaires du major s'étant déjà singulièrement compliquées, on l'appela...

À la vérité, s'il perdit son temps, c'est que vraiment il n'y avait rien à apprendre. Car, pas plus tôt que le major fut descendu, prenant son air le plus badaud, le lieutenant se mit à interroger la troupe. Aucun de ces braves gens ne trahit le secret, parce que l'honnête major, crainte de compromettre quiconque, ne s'était ouvert à personne des buts de sa marche.

C'est cependant en compagnie que le major descendit vers la Maison de Ville. Comme il venait de quitter la terrasse, il fut rejoint par le grand-major du département de Lausanne.

Jean-Daniel de Crousaz courait depuis l'arrivée en ville de Davel. Averti, lui aussi, que six cents hommes avaient pénétré en ville par la porte de Saint-Pierre, non gardée, il y avait couru, sitôt qu'on lui eut assuré que cette nouvelle n'était pas une plaisanterie. L'effervescence qu'il rencontra sur sa route l'alarma réellement... Il était en sueur quand il rejoignit Davel. Ce que voyant, le major l'accueillit avec plus d'amitié que nécessaire :

— Ne vous inquiétez pas...

Et puis il ajouta, tirant de Crousaz par le bras, et de bouche à oreille :

— Je vous expliquerai tout...

Ce qui ne rassura nullement le grand-major. Il regarda Clavel, il regarda le capitaine de Crousaz de Chexbres... Son œil d'homme habile aux intrigues commençait à détailler les visages. Davel, par son peu de mots, avait presque avoué la louche manigance... Est-ce que ces deux-là, d'aventure, y donnaient la main.

Le contrôleur de Crousaz était le contraire d'un brave. Il pouvait dénoncer un ami, il ne pouvait sauter à la gorge d'un homme, n'étant pas assuré que ses officiers ne le défendraient pas... Le contrôleur était un politique, c'est-à-dire un sous-homme, habitué à toutes les lâchetés de brigue et d'intrigue. Le contrôleur de Crousaz était ce que les maîtres rencontrent de plus abject et de plus terrible pour exercer

leur pouvoir dans tous les grades : un enfant du pays vassal. Un ambitieux autochtone, un despote local. Un de ces proconsuls qui tourmentent leurs frères, par honte secrète d'être sortis de la famille. Le grand-major de Crousaz était un de ces êtres dont toutes les polices se servent, à chaque fois qu'une civilisation est assez élevée pour les produire, et que leurs maîtres peuvent récompenser de hauts grades s'il est nécessaire, mais que personne n'estime parce que dépourvus de tout honneur, et la honte de l'humain.

Le contrôleur suivit Davel sans trop de soucis. Il venait de se trouver une excuse. Quelle que puisse être la suite de l'affaire, on l'aurait vu, lui, de Crousaz, accompagnant trois hommes armés. On ne lui tiendrait pas rigueur de n'avoir pu oser aucun geste. Et puis, Davel était connu de lui : un rêveur, et qui, de plus, croyait aux amitiés...

Ne venait-il pas de lui demander en toute bonhomie d'être reçu chez lui ? On verrait, on verrait...

De Crousaz, homme de couloirs, lâcha Davel pour un instant. Aussi bien étaient-ils maintenant dans la Maison de Ville. Le contrôleur apprit ainsi que, tout ému de ce bruit d'armes, le Conseil s'était déjà réuni. À tous ces bourgeois, la peur avait donné des ailes. Et crainte d'être seul en face de leur venette, ils s'étaient tous réunis. Cela pouvait donner une assemblée dangereuse.

Ainsi rassuré, de Crousaz revint au major. Il comptait lui tirer les vers du nez et mitonnait

trente astuces... Davel l'appela du plus loin qu'il le vit. Il était avec le boursier Milot, autre chatte-mite, et de Crousaz et le boursier avaient fait ensemble leurs classes, ayant tous deux quarante-cinq ans.

— Je voudrais, disait le major, que vous, monsieur le contrôleur, et vous monsieur Milot, m'accordiez un instant de conférence.

— Bon, dit de Crousaz qui prenait la chose en main... Mais pas dans une antichambre...

Il avait l'amour des endroits retirés, où l'on peut étrangler un secret. Milot, entrant dans le jeu, ouvrit un cabinet.

— Voulez-vous venir aussi, messieurs, dit Davel à ses officiers.

Bon, pensa de Crousaz. Nous saurons tout. Il n'avait plus de peur. Il était déjà à son œuvre agile d'araignée humaine. N'importe quoi portait son fil. C'était un travail ingénieux, une gymnastique mentale, et cette sorte de vice qu'est la trahison dans certaines natures lui faisait oublier jusqu'à sa propre sûreté.

Les officiers s'étaient retirés dans une embrasure. Davel tira de ses poches plusieurs papiers. Il en reconnut deux, sortes de petits mémoires, et le contrôleur se trouva lire un texte qui au bout de vingt mots lui dansait devant les yeux :

« Il ne convenait pas que je communiquasse à aucune ville ni particulier du pays le premier mouvement de la levée de bouclier que j'ai entrepris pour notre délivrance de la domination de Berne... »